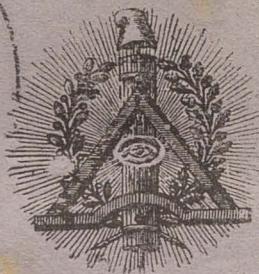
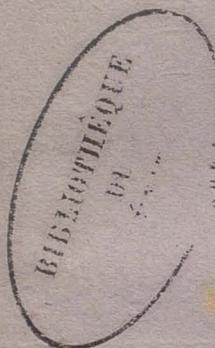


Cote 547

THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

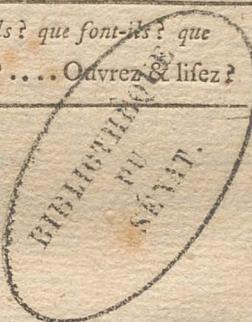
FRATERNITÉ

cote 547

LE BANQUET DES PROSCRITS,

*Ou l'on entendra raisonner bien des
gens, & sur bien des choses.*

*Où sont-ils ? que font-ils ? que
disent-ils ? . . . Ouvrez & lisez !*



1789.

220

220

220

220

220

220

220

LE BANQUET DES PROSCRITS.

UNE chaise de poste simple & couverte de poussière s'arrête à la porte de l'auberge *des trois rois*, la plus considérable de la ville de *Hall* (1)... Un abbé en descend, un abbé, jadis pimpant, fier & *superbe*, maintenant souple, timide & craintif. Il entre, il s'informe de l'hôtesse si elle a un emplacement assez vaste pour donner un repas à plus de deux cents personnes.

— Vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à moi, M. l'abbé, lui répond-elle, j'ai une salle où je fais *noces* & *feasts* qui tient justement deux cents couverts..... Mais, permettez, est-ce un repas de francs-maçons que vous allez faire? — A peu près, madame; nous formons un ordre *respectable* dans le royaume: nous voulons aujourd'hui

(1) *Hall*, petite ville des pays-bas Autrichiens dans le Hainaut, à trois lieues de Bruxelles.

nous assembler chez vous, & sur-tout il faudroit que nous fussions seuls & libres, car nous avons des réceptions à faire...

L'hôtesse assure l'abbé que son *ordre* sera chez elle en toute liberté; le friand commande un dîner splendide, &, en attendant la compagnie, il monte dans le fallon pour prendre possession des lieux.... Là, pour la première fois, il commence à réfléchir sur sa position actuelle & à jeter un regard douloureux vers le ciel qu'il remarque aussi pour la première fois.... « Hélas, s'écrie-t-il, hélas! que je suis malheureux d'avoir obtenu la place de lecteur auprès d'une grande princesse!... N'aurais-je pas mieux fait de lire tout uniment mon bréviaire dans quelque bonne cure de campagne? N'aurais-je pas mieux fait de lire simplement les gazettes plutôt que d'en devenir le héros! N'aurais-je pas mieux fait!... »

Il alloit poursuivre ses doléances, lorsque la porte s'ouvrit.... C'est une compagnie nombreuse qui arrive: monseigneur le comte d'Art... tient par la main madame de *Polignac* qui regarde en souriant le prince de *Conti*. Les princes de *Condé*, de *Bourbon*, suivent la favorite, & une foule de seigneurs, parmi lesquels on distingue le belliqueux *Broglié*, termine la marche.

Eh quoi! s'écrie la *Polignac*, l'abbé de *Ver-*

mond est déjà ici ? — Madame , j'ai pris les devants , afin que vous trouviez tout prêt à votre arrivée. — Toujours charmant , l'abbé , toujours prévenant les désirs des dames ! — & des cavaliers aussi , interrompt le comte d'Art.... il est complaisant pour tout le monde. — Ah ! monseigneur veut rire , répond l'abbé ! — Rire , moi ! non parbleu : je vous réponds que je n'en ai nulle envie !... mais , enfin , il faut surmonter notre douleur , & dîner... Ferons nous bonne chere ? — Monseigneur fera content. — De bons vins ? — parfaits , je les ai goûtés. — A merveille : nous procéderons ensuite à la réception de nos candidats. Sont-ils ici tous ? — Non monseigneur : nous avons un conseil secret à tenir ayant de les admettre dans notre corps. Tantôt vous les verrez arriver ici par milliers. — Tant mieux.

L'abbé s'empresse à aider les servantes de l'auberge , il apporte une bergère pour madame de Polignac , il pose un coussin sous ses pieds , un autre sous chacun de ses coude s , en un mot il est aux petits soins. La Polignac , pour récompense , lui donne un petit coup d'éventail & le place à côté d'elle. Chacun s'affied & l'on sert.

Au bout d'un moment , le comte d'Art.... , qui ne mangeoit pas , s'écrie en poussant un pro-

fond soupir: quelle douce & quelle triste réunion, mes amis!... hélas! faut-il que moi-même je sois forcé de m'expatrier, de fuir la France mon berceau, & de la regarder maintenant comme ma plus mortelle ennemie!... — Monseigneur, lui répond l'abbé; c'est que les François sont ingrats! c'est qu'ils ont oublié tous les services que vous avez rendus à la classe la plus aimable de la société, aux apôtres du plaisir, du luxe & du libertinage?... Sans vous, monseigneur, sans vous que seroient devenues les femmes entretenues & les filles de spectacles?... — Sans doute, interrompit le prince d'*Esnain*, c'est une ingratitude marquée; car enfin, qu'est-ce qui fait le bonheur d'un grand royaume? c'est le plaisir; & qu'est-ce qui étoit l'ame du plaisir en France? c'étoit monseigneur. — Il ne raisonné quelquefois pas mal, ce gros d'*Esnain*, interrompit la Polignac!

Le bon sens du maraut quelquefois m'épouvanter.

Madame est bien bonne, reprit d'*Esnain*; il est vrai que je me pique de me connoître assez à tout: demandez plutôt à ceux qui m'ont vu dans les foyers des François & des Italiens?... C'est là où je brille! —

M. de N A R . . . F R I S . . . (1)

A propos , d' *Esnain* , qu'as-tu fait de ta belle
Raucourt?

M. d' E S N A I N .

Ah ! ne m'en parlez pas ! vous me fendez le
coeur ! si vous aviez vu notre séparation ! c'étoit
un *drame* ; nous pleurions ! . . .

M. de N A R . . . F R I S . . .

Sans doute qu'elle est morte de peur pendant
la révolution.

M. d' E S N A I N .

Oh que non ! . . . elle a abandonné , par pru-
dence , son logement de la Chaussée d'Antin ;
puis elle a demandé à sa bonne amie *la Chaffaigne*
à partager le lit de sa fille , afin d'avoir moins
peur la nuit : c'est prudent , n'est ce pas ?

(1) Je prends le parti de nommer ainsi les interlocu-
teurs , pour éviter les répétitions des *dit-il* , *répondit-il* ,
interrompit-il , &c.

M. de NAR... F R I S...

Très-prudent!

Madame D E P O L I G N A C,

Paix, badin!... songeons plutôt aux grandes affaires qui nous réunissent aujourd'hui!.... Savez-vous que voilà la plus terrible révolution pour nous!... Savez-vous que la populace demande nos têtes, & que si nous ne songeons à nous venger d'elle, nous deviendrons les victimes de sa vengeance!

Le maréchal de B R O G L I E.

Laisssez-nous faire, madame, M. le prince de Condé & moi, nous avons déjà pris des mesures infaillibles pour venir à bout des Parisiens.

Madame D E P O L I G N A C,

Eh quelles mesures?...

M. D E B R O G L I E.

Savez-vous, madame, comment la cour d'

Rome fit autrefois pour établir son despotisme sur les princes chrétiens ? ... Avant de déclarer la guerre à un monarque, elle promettoit le butin & le pillage de ses états à tous ceux qui viendroient se ranger sous ses saints étendarts. Par ce moyen, tout ce qu'il y avoit de bandits, de scélérats, de gens perdus de dettes, dans les états du prince excommunié, le quittoient pour tourner leurs armes contre lui. Ces brigands, commandés par des légats, ravagerent leur patrie, égorgèrent leurs frères, sans distinction d'âge ni de sexe, & gagnèrent ainsi des indulgences & des fortunes considérables (1).

Ce que la cour de Rome a fait, nous pouvons le faire aussi, c'est-à-dire que, n'ayant point d'indulgences à donner, il faut répandre des flots d'or : il faut soulever le peuple contre lui-même,

(1) Raymond V, comte de Toulouse, fut chassé de ses états par une armée de ces croisés, & son fils fut obligé de paroître en procession, nud jusqu'à la ceinture. Le légat lui passa une étole au cou, & la tenant d'une main par les deux bouts, & de l'autre lui déchirant les épaules avec des verges, il le mena ainsi jusqu'à l'église où il voulut bien enfin lui donner l'absolution. C'est sans doute ce Raymond V que M. Sétaire a traité, & que l'on va donner aux François ces jours-ci.

il faut promettre le pillage aux vainqueurs , il faut , par des fausses alarmes , par des mécontentemens multipliés , par une disette apparente , par des calomnies , s'il en est besoin , faire détester aux Parisiens & les chefs qu'ils se sont choisis , & cette liberté qu'ils ont tant désirée ! ... Que nous serons heureux si nous pouvons les amener au point de se dire entre eux : *j'aimerois mieux les prétendus fers que nous portions que cette liberté sé vantée !* ... Dès ce moment , Madame , ils sont à nous , dès ce moment nous en ferons tout ce que nous voudrons ! Point d'attaque de notre part , point d'armées , ils seront les premiers à s'entre-déchirer , à massacrer ceux qu'ils avoient mis à leur tête , & qui sont nos plus mortels ennemis , & à servir ainsi nos projets sans s'en douter. Voilà ce que j'attends des François , des Parisiens sur-tout : voilà la seule ressource qui nous reste & dont nous devons songer de hâter les effets.

Madame DE POLIGNAC.

Bien vu , supérieurement vu ! mais comment nous y prendre pour faire réussir ? ...

M. DE BROGLIE.

Rien de plus aisément : nous prendrons à notre

folde une foule de gens qui iront dans tous les coins de Paris dire d'abord avec un air de mystère : « vos représentans de la commune sont des traîtres qui vous trompent ! ils veulent vous faire mourir de faim ! ils sont tous de petits despotes ! ils vous font manger exprès de mauvaises farines pour s'enrichir , &c. &c. » ... Pendant ce temps , d'autres iront persuader aux fermiers qu'ils doivent moudre pour eux avant tout , qu'ils doivent mettre leur bled à tel prix , &c. : on brisera les moulins , &c , s'il le faut , on ira jusqu'à défendre aux meuniers de moudre , sous peine de venir , à main armée , brûler leurs possessions!... Ensuite , vous en verrez d'autres publier *tout bas* que Paris doit manquer de pain , demain , après demain , tel jour enfin... Nous souleverons le Palais Royal , ce thermometre de la fermentation publique ; nous sémerons des querelles , des divisions dans toutes les assemblées , dans tous les districts ; nous exciterons surtout la jaloufie & l'ambition , ces deux puissans mobiles des affections humaines ; nous détruirons la confiance , nous inspirerons l'envie , la terreur , l'esprit de parti , la défiance , & nous verrons bientôt s'écrouler , par son propre poids , ce grand édifice de la liberté dont le mot sonne si haut à

(12)

l'oreille des Parisiens, & dont l'effet leur est si peu sensible.

Le prince de C O N D É.

Eh ! il pourroit le devenir.

M. de B R O G L I E,

Sans doute, il le deviendroit, & voilà ce qu'il nous faut empêcher.

Le prince de C O N D É.

Jusqu'à présent, comme vous dites fort bien, M. le maréchal, cette fameuse liberté n'est qu'un mot, un mot vuide de sens ; car les François n'ont jamais été si esclaves qu'ils le sont !... eh, quand il n'y auroit que cette milice bourgeoise à laquelle ils se sont assujettis !... Un citoyen n'est plus le maître de son temps, de ses occupations... Tous les huit jours, plus ou moins (& encore il ne le fait que la veille au soir) il est obligé de quitter son commerce, ses affaires, pour aller monter une garde de vingt-quatre heures, passer un jour & une nuit à la belle

étoile, courir les rues, exposer sa vie, revenir quelquefois blessé, estropié!... S'il n'a pas assez de zèle pour être dédommagé par l'honneur qu'il y a à servir sa patrie, à défendre ses frères, à se montrer citoyen, soldat & françois, il doit regarder ce nouvel établissement comme une chaîne bien pesante!... Ah, ah, ah! je ne puis m'empêcher de rire de cette liberté-là!...

M. de B R O G L I E.

Eh! laissez donc, est-ce que cela peut durer?...

Le Prince de C O N D É.

Je les attends à la première neige!

M. de B R O G L I E.

Ils n'iront pas jusqu'au dégel.

Le Prince de C O N D É.

Je ne leur donne pas l'hiver!... plusieurs murmurent déjà de la perte de leur temps, des revues, des assemblées, des exercices, &c. (1).

(1) C'est le tort que nous avons, amis lecteurs!... ou

M. de B R O G L I E.

C'est ce qu'il nous faut : ce sont ces murmures-là qui flattent notre espoir. Patientons, mes amis, & nous viendrons à bout de tout sans qu'il nous soit besoin de lever une armée, ce qui ne seroit pas encore bien difficile !

Madame de P O L I G N A C,

Eh eh ! pas si aisément, je crois !

M. de B R O G L I E.

Bon, madame ! vous ne connaissez pas nos ressources ! d'abord la foule de ces gens qui n'ont ni existence, ni possession, ni état dans un empire : ceux-là sont du parti de l'*Amphytrion* où l'on dîne : ils ne recherchent que celui qui paie le mieux : *la patrie*, *la nation*, se disent-ils, est-ce elle qui nous donnera du pain ? est-ce elle qui nous fera vivre ? Non : c'est la plus ingrate de toutes

il ne faut pas s'engager, ou il faut se soumettre à tout ce qu'exige le service. Ah ! si nous pouvions nous entendre, comme nous mortifierions ces râilleurs-là !

les maîtresses ! il vaut mieux servir celui qui nous récompense (1) ! Voilà déjà des soldats, & qui seroient en grand nombre je vous assure En second lieu, nous verrions accourir une autre foule de bourgeois, de bons bourgeois même, ce sont tous les mécontents des districts; ce sont tous ceux qui, ambitionnant des places, dues ou non à leurs services, ont vu déferer des grades à des gens qui le méritoient moins qu'eux, mais que la cabale & les factions ont nommés: ceux-ci diroient, voyez donc à moi, qui me suis donné un tourment affieux depuis le 13 juillet, moi, qui n'ai pas dormi deux minutes dans mon lit, moi qui ai risqué ma vie, ma santé, sauvé les jours de mes concitoyens par mes talens, mes veilles & mon courage, je n'ai rien ! je ne suis rien ! ... C'est un tel qui est nommé ! ... C'est un tel qui n'a rien fait du tout, qui paroiffoit pour la premiere fois au district ! ... Oh ! si M. de Broglie levoit une armée, j'irois lui offrir mes services, je ne balancerois point à m'armer contre des ingrats, & j'aurois une place; car enfin il m'en faut une ! (2) &c. ... Pesez-vous la

(1) J'ai entendu tenir ces propos à deux compagnons maçons.

(2) C'est encore un discours que j'ai entendu moi-même, & l'indignation qu'il me causoit m'alloit peut-être faire arrêter le jeune homme qui le tenoit, si, voyant

(16)

force de ce raisonnement, madame, est-il propre à combler nos espérances?... Qu'il y ait seulement douze mécontents comme cela par districts, (je ne compte point ceux des provinces) cela nous fait sur le champ plus de 700 hommes, & des hommes courageux; car ce sont presque ceux là qui ont montré le plus de courage dans la révolution.... On pourroit leur donner des postes, des bataillons à commander; je puis répondre qu'ils ne seroient point les moins adroits, ni les moins fideles.

M. D' E S N A I N.

Comme tout cela est bien calculé! Une politique aussi profonde me confond, moi.

L'abbé de V E R M O N D.

Qu'en pense son altesse sérénissime monseigneur le comte d'Artois?

mon trouble, il ne se fut sauvé prudemment. Il faut convenir aussi que les nominations aux grades ont été bien mal faites dans certains districts.

Le

Le comte d' A R T O I S.

Sans doute , je suis de l'avis du maréchal ;
mais je ne puis m'en défendre , un remord cruel
me déchire , une répugnance invincible m'arrête :
je ne pourrois me déterminer à verser le sang
des sujets de mon frere , de mes concitoyens ,
enfin , car ils le font , & mes compatriotes !

L'abbé de V E R M O N D.

Que cela est bien dit ! monseigneur a raison.

Madame de P O L I G N A C.

Bah ! bah ! ... enfance , préjugé ! ... croyez-
vous , s'ils vous tenoient , vous ? ...

L'abbé de V E R M O N D.

Ah ! madame la comtesse n'a pas tort !

Le comte d' A R T O I S.

Non , ils ne le feroient point ! ... non , je les
connois , ils ne sont point cruels ; ils respecte-

(18)

roient le sang de leur maître qui coule dans
mes veines.

L'abbé de V E R M O N D.

Oh ! c'est vrai... monseigneur dit la vérité

Le comte d' A R T O I S.

Avec cela , ils ont le roi pour eux !

L'abbé de V E R M O N D.

Oui , ils l'ont pour eux !

Madame de P O L I G N A C.

Ah ! qui empêcheroit encore de le détacher
de son peuple , la des insinuations , des ter-
reurs , des calomnies ?

L'abbé de V E R M O N D.

Mais... cela se pourroit encore,

Monsieur THIERRY.

Non, monsieur, non cela ne se pourroit plus ;
 Louis est trop sincérement attaché à son peuple,
 Louis est trop bon, trop juste, trop sensib[e]...
 Il a déjà été tant de fois trompé que son cœur
 n'est plus accessible qu'à la confiance, qu'à l'a-
 mour qu'il a pour les François, dont il con-
 noît bien la fidélité ;.... il n'y a plus d'insinua-
 tions, plus de faux avis à lui donner ; d'ailleurs,
 moi, je vous avertis que je ne m'engagerois
 pas... je me rappelle un certain soufflet !...

Madame de P'OLIGNAC,

Ah ! ce soufflet !... bon, ! est-ce qu'il faut
 prendre garde à cela ?

Madame la comtesse parle juste : c'est une
 bagatelle, un soufflet ! je ne les crains pas plus
 que les coups de bâton, quand il s'agit de rem-
 plir son devoir, je m'explique.

Madame de P O L I G N A C.

Là, vous entendez l'abbé. Oh ! il n'est pas délicat, lui ! est-ce qu'il seroit parvenu donc, s'il avoit été si susceptible ?...

L'abbé de V E R M O N D.

Madame la comtesse m'a toujours rendu justice....

On en étoit là de la conversation, lorsque l'on vint annoncer que M. le prince de Lambesc demandoit à entrer ; tous les convives s'écrierent à la fois : non, non, nous ne voulons point le recevoir ! c'est lui qui nous a perdus ; c'est lui qui, par ses bravades & sa précipitation nous a fait perdre tout le fruit de notre entreprise : il a cru nous servir, eh bien ! tant mieux pour lui ; que nous importe le motif, quand l'effet nous a été si funeste ?.. Qu'il n'entre point & qu'il aille où il voudra subir la peine & les remords dus à un traître maladroit.

A ces exclamations, le prince de Lambesc fut évincé, & un moment après on annonça à l'assemblée trois dames de la plus grande élé-

gance; mais disoit-on , plongées dans une sombre tristesse : introduites , chacun se récria : eh ! c'est mesdames de *Narb... Fris...*, de *Lambert* & de *la Roche* !... Quelle est donc cette douleur qui paroît les consumer ?...

Les trois dames prennent place à table , & madame de *Narb... Fris...*, portant la parole, raconte la maniere *indigne* dont les habitans de *Plombieres* en avoient usé à leur égard..... Oui , dit-elle , nous étions toutes trois dans le bain , lorsque des jeunes gens , *malhonnêtes* , forçant la consigne du suisse , montent , nous faisaissent malgré nos cris & nos larmes , nous emportent & nous exposent toutes nues sur la place publique , aux regards d'une vile populace dont les propos nous ont insultées pendant plus de deux heures ! — quoi , absolument nues , demande la Polignac ? — Oui , ma chère amie , absolument nues ! jugez combien notre modestie a dû souffrir !... — je me rappelle d'avoir lu cela quelque part , interrompit l'abbé de Vermond ; & le journal s'e ajoute même avec assez d'esprit que si la pudeur a souffert chez vous , mesdames , l'amour - propre.... y a gagné.

Madame de POLIGNAC.

— Ce petit libertin d'abbé ! vous tairez vous, monsieur ? Il s'agit bien de plaisanter ici !.. j'étais de fureur, moi ! comment, avoir fait un tel affront à des femmes de condition !.. c'est mourant !

L'abbé de V E R M O N D.

Eh, mesdames, croyez-vous que c'est la première fois que des charmes de *condition* ont été exposés aux regards lascifs de la roture; vous avez cela de commun avec la mère de la belle *Gabrielle Destrées* (1); ce n'est pas que je ne vous paigne sincèrement, il est odieux, il est abominable de se voir traiter ainsi par de

(1) La marquise d'Estrées, mère de la belle Gabrielle, fut tuée dans une sédition à Yssuire en Auvergne. Son corps resta dans la rue si indécentment exposé que l'on s'aperçut d'une mode qui s'étoit introduite depuis quelque temps parmi les femmes du grand monde : ce n'étoit pas seulement leurs cheveux qu'elles tressoient avec des rubans de différentes couleurs !... mode bizarre, & qui ne pouvoit être adoptée que par des femmes très-galantes.

(23)

la *Canaille*; car il n'y a que des *petites gens* qui puissent manquer à ce point de respect à des dames de votre rang.

Monsieur de N A R . . . F R I S . . . à *sa femme*.

Mais, madame, il me semble que vous auriez pu vous dispenser de raconter si haut une pareille histoire.... la décence exigeoit....

Madame de N A R . . . F R I S . . .

La décence! la décence exige, Monsieur, que vous me vengiez de cette insulte, ou vous me perdez, oui, vous me perdez; je mourrai de dépit & de rage.....

Ici M. de N A R . . . F R I S . . . employa toute sa rhétorique pour prouver à la femme que, quelque désir qu'il eût de la venger, il falloit qu'il joignît son chagrin aux chagrins communs, & que tôt ou tard les habitans de Plombieres & ceux du Royaume entier paieroient les outrages qu'ils faisoient tous les jours à la *condition*.

Le repas fini, il fut question de recevoir les candidats au nombre des membres du corps aristocratique: il s'en présentoit beaucoup: il falloit mettre à leur réception un air de splendeur & de

dignité. On passa donc dans un autre sallon, que l'abbé de Vermond avoit eu soin de faire décorer à peu près dans le genre d'un temple de francs-maçons ; à l'exception que l'on n'y voyoit point ces devises fraternelles, ces légendes sociales qui caractérisent la maçonnerie : on y remarquoit un trône, deux colonnes, des glaives, des tombeaux, des instruments de mort & des maillets pour mettre à l'ordre.

Sur les frises du plafond, on lisoit ces mots : *despotisme, noblesse, prééminence.* Plus loin : *tout pour nous, qui sommes les premiers de la terre...* Un peu plus bas : *aux demi-Dieux ! .. & sur un côté : Ils sont tous faits pour nous servir.....* Enfin, par-tout la hauteur, la sottise & la fierté caractérisoient les devises que l'on avoit imprimées en lettres d'or sur les ornemens du temple.

Quand chacun fut entré, il fut question d'élire un vénérable. Plusieurs suffrages désignoient le comte d'Ar... , vu son rang ; mais il sembloit avoir des remords, & il n'en falloit point pour occuper cette place. On avoit besoin d'un homme dur, haut & superbe, on nomma le prince de Conti qui se para sur le champ des bijoux de l'ordre. Ces bijoux consistoient en un cordon bleu, au bout duquel étoient suspendus une cou-

ronne de diamans, un sceptre de fer & un glaive ;
autour on lisoit : *tous trois dans le cœur*. Au lieu
de tablier, le vénérable portoit une écharpe en
forme de ceinture, & en place de truelle un mar-
teau sur lequel étoit écrit : *il frappe à toutes les
portes*.

Bientôt on ouvrit le temple par deux coups de
maillets & tous les récipiendaires entrerent à la
fois, les yeux bandés, & la main droite sur la
tête, comme prête à parer les coups auxquels leur
nouvelle profession alloit les exposer.

Ils étoient en si grand nombre que, moi qui étois
spectateur de cette scène *dans un petit coin*, je
n'ai pu me rappeler tous leurs noms; mais je les
reconnôtrois à merveilles si je les voyois. Il y
avoit une foule de commandeurs de Malte, de
colonels, d'officiers, de maréchaux de camp,
d'évêques, de curés & de gouverneurs de places ;
il y avoit même jusqu'à des financiers & des
procureurs. Ces derniers se faisoient rece-
voir pour fuit la nouvelle constitution françoise
qu'ils prévoyoient devoir nuire beaucoup à leur
état. Enfin, c'étoit une confusion étrange d'hom-
mes & de femmes. On distinguoit parmi elles
beaucoup d'actrices, dont la plupart, pensionnées
par des seigneurs aristocrates, craignoient de per-

dre leur pension , dont un quartier même ne leur avoir pas été payé. Il y avoit , en un mot , de toutes les sociétés.

Le vénérable leur fit faire les épreuves de l'eau , du feu & du sang , qu'ils supporterent fort bien , puis ils prononcerent un serment terrible : ensuite tous s'embrassèrent & on leur donna le mot d'ordre qui étoit , si je m'en souviens bien , *Paris & Saint-Barthelemy* , & chacun les complimenta.

On alloit fermer le temple lorsqu'on entendit gratter doucement à la porte. Le vénérable envoya un surveillant qui vint bientôt lui dire tout bas à l'oreille qu'un membre de l'assemblée nationale demandoit à être secrètement introduit dans le temple ; il ne veut , ajouta le surveillant , qu'être reçu dans votre sacré corps , puis s'en retourner bien vite à Versailles , pour éviter les soupçons. — Eh quel est ce membre de l'assemblée nationale , demanda le vénérable ? — Vénérable , c'est M. l'abbé Maury . — L'abbé Maury ! eh tôt ! eh tôt ! qu'on le fasse entrer ?

L'abbé Maury entra , s'inclina , fit un souris gracieux , & adressa ce peu de mots à tous les frères . « Messieurs , comme membre de l'académie françoise , je viens vous assurer du respect

» profond & de l'attachement inviolable qu'ont
 » pour votre auguste assemblée quelques - uns de
 » mes confrères : ils vous supplient , si vous les
 » en jugez dignes , de vouloir bien leur confier
 » votre correspondance à Paris..... & , comme
 » membre de l'assemblée nationale , j'oseraï
 » prendre la liberté de me présenter au milieu
 » de vous , tout suspect que ce titre puisse me
 » rendre à vos yeux..... mais , Messieurs , si
 » vous vous rappellez mes services passés , dans
 » le temps de la scission des trois ordres ; si , sur-
 » tout , vous avez remarqué qu'à l'assemblée na-
 » tionale je suis toujours de l'avis contraire de
 » ceux qui veulent le bien , je vous prierai de
 » prendre en considération ces tirrés non équi-
 » voques de mon aristocratie , & de me permet-
 » tre de prononcer à vos pieds le serment qui
 » m'affiliera pour jamais à votre auguste com-
 » pagnie » .

Ainsi parla l'abbé *Maury* , & bien des hono-
 rables membres élèverent des motions pour ou
 contre la réception qu'il demandoit..... Enfin ,
 les plus fortes raisons l'emporterent : on remar-
 qua que l'abbé *Maury* avoit presque toujours été
 en contradiction avec les *Mirabeau* , *Rabaud* de

Saint-Etienne, Lally-Tolenda!, Clermont-Tonnerre, le Chapelier, &c. &c. Le vénérable mit à l'opinion, par assis & levé, la question de savoir s'il seroit reçu ou non. L'unanimité des suffrages s'étant trouvée être en sa faveur, il reçut l'accolade, le mot d'ordre, & sauta au cou de son ami l'abbé de VERMOND, qui l'embrassa de tout son cœur.

La cérémonie achevée, le nouvel initié prit congé de l'honorale assemblée, & s'en retourna à petit bruit à Versailles, où il fut sur le champ prendre sa place au milieu des représentans du peuple François.

On croyoit n'avoir plus rien à faire lorsqu'un autre candidat se présenta; mais avec plus de bruit & moins de précautions que l'abbé Maury. Vous deviez me connoître, Messieurs, s'écria-t-il. Je suis Messire *Duval d'Esprémesnil*, écuyer, graces à Dieu, depuis quelques années.

On s'écarte, on fait place à ce nouveau membre de l'assemblée nationale, on brûle de savoir ce qui l'amene, ce qu'il va dire. Il prend la parole :
 » Vous savez, Messieurs, dit-il, qu'il y a une
 » quinzaine de jours, à peu près, que les deux
 » premiers ordres ont fait leur entierer renoncia-
 » tion aux droits que leur avoient donnés leurs

» commettans , & qu'ils ont brisé tous les obſ-
 » tacles qui s'oppoſoient à la réunion complette.
 » J'ai été obligé de faire comme les autres ; moi ;
 » mais ça n'a pas été de mon bon gré, je vous
 » l'avoue. J'ai vu avec peine fe fermer la ſeule
 » porte par laquelle je puſſe faire entrer dans
 » l'asſemblée nationale les ſchismes & les di-
 » viſions. Dès ce moment j'ai formé le projet de
 » m'aggréger à votte corps respectable ; j'ai formé
 » le projet de favoriſer vos vues autant qu'il feroit
 » en mon pouvoir ... me voilà , chers confrères
 » aristocrates : voyez ſi vous voulez un noble
 » de plus dans votre compagnie , ma femme ,
 » mes filles & tous mes parens de ville & de
 » campagne ſont tous prêts à ſuivre mon exem-
 » ple , ſi vous m'acceptez ».

Messire *Duval Desprémesnil* eut beaucoup de
 peine à terminer ce petit discours ; car dès l'ex-
 pression d'un *noble de plus* , des murmures s'é-
 toient élevés dans l'asſemblée : ils rédoublèrent
 bientôt & le vénérable eut beaucoup de peine
 à mettre l'ordre parmi les freres aristocrates.

Il s'éleva une infinité de motions pour &
 contre : l'un diſoit , *il tourne à tout vent* , il n'a
 point de tête : il en a trop diſoit l'autre , il feroit
 battre deux montagnes , enſin , le rезультat des dé-

libérations fut que messire *Duval d'Esptémesnil* seroit reçu ; mais seulement comme député du corps des aristocrates à l'assemblée des représentans de la nation , pour inspecter tout ce qui se passeroit dans cette assemblée , & en faire ensuite son rapport au vénérable ; ... on pourroit donner à ce ministre le titre de *correspondant* ; moi j'en sais un plus vrai , mais plus trivial & que je me garderai bien de dénommer ici , dans la crainte de manquer au respect que j'ai pour messire *Duval d'Esptémesnil*.

Comme on alloit fermer le temple on vint remettre au vénérable un paquet qui portoit le cachet de M. *Caron de Beaumarchais* ; M. *Caron de Beaumarchais* n'étoit point encore affilié à la compagnie ; mais apparemment qu'il désiroit mériter cet honneur , puisqu'il lui écrivoit une lettre conçue en ces termes :

M E S S I E U R S ,

Connoissez toute mon estime pour vous , par l'avis que je prends la liberté de vous donner . Tous les ministres , vos amis , sont disgraciés , *Foulon & Sauvigny* ont été pendus ces jours-ci ; voici les nouveaux appellés au ministere .

L'archevêque de Bordeaux Garde des Sceaux.

L'archevêque de Vienne , la feuille des bénéfices.

M. Paulin de la Tour-du-Pin , le département de la guerre.

M. le maréchal de Beauveau , rentre au conseil.

&c. &c. &c.

M. Bailly , maire de Paris , est malheureusement le plus honnête homme du monde ; il se fait chérir de plus en plus.

M. le marquis de la Fayette , qui joint au feu & au courage de la jeunesse la sagesse & la prudence de l'âge mûr , est l'idole des Parisiens : ce jeune héros , l'ami de Washington , l'émule & le rival des Turne , des Condé & des Destaing , viendra à bout de son projet . Oh ! oui , il en viendra à bout : il a tout pour se faire adorer , par conséquent il a tout pour se faire obéir .

Je ne vous parlerai point des représentans de la commune ; ce sont des *Diables* pour être zélés & infatigables ; il y a là un *Vauvilliers* , un *Blondel* , un *Joly* qui ont tous les talents & toute la probité possible ... mais , tous sont aussi estimables , c'est ce qui est défolant ... allez ,

les Parisiens ! ... s'ils sentoient combien ils sont heureux !

Adieu, Messieurs, adieu ! ... je suis &c.

P. S. Est-ce qu'on n'a pas voulu me chasser, moi, du nombre des représentans de la commune, parce que j'ai sur mon corps un décret d'ajournement personnel ! ... une misère comme cela, ça les effraye ; mais j'en viendrai à bout, j'ai de l'or : adieu, messieurs ?

À ces tristes nouvelles tous les visages des aristocrates parurent consternés... Il se fit un bruit sourd dans l'assemblée, & l'on décida unanimement qu'il étoit instant de mettre sur le champ en exécution le grand projet de M. le maréchal de Broglie, concernant les alarmes, les émeutes, les divisions qu'il falloit semer adroitemment parmi le peuple, & ce plan fut rédigé en un seul article qui suit :

« Il sera incontinent remis des sommes d'or à M. l'abbé de Vermond, qui se chargera de les répandre aux gens bien intentionnés qui voudront semer des faux bruits dans tous les quartiers de Paris. Pour le reste on s'en rapporte à sa prudence ».

L'abbé

L'abbé de *Vermond* promit tout, l'assemblée fut levée, l'aubergiste fut payé & la petite cour partit dès le même soir pour bruxelles où elle est maintenant, où elle reçoit tous les jours des nouvelles des progrès que font sur les françois trop crédules les inculpations, les doutes, les soupçons, les terreurs & les alarmes que ses correspondans font voler dans tous les coins du royaume.

Note de l'Editeur du banquet des Aristocrates.

Vous venez d'entendre, amis lecteurs, les discours de nos ennemis les aristocrates? Vous venez d'apprendre les projets qu'ils conçoivent, les espérances qu'ils forment? C'est sur nous qu'ils fondent cet espoir, ces projets: c'est sur notre méfiance, nos craintes, notre défiance qu'ils établissent tous leurs noirs complots... Oh! s'il étoit possible que la France entière, comme une grande famille, pût s'entendre, s'accorder, se cultiver, s'expliquer, & se réunir comme un faiseau indestructible... s'il étoit possible que nos frères, nos compatriotes, les gens qui n'ont ni éducation, ni fortune, ne se montassent point la tête sur des terreurs paniques, s'en rapportassent à la probité de leurs

représentans , à l'assemblée nationale & à la commune de Paris ! ... s'il étoit possible que , manquant de pain , par exemple , si jamais ce malheur arrivoit (ce que je ne puis croire) , chacun se fit une raison & se dit : *n'importe , on veut nous prendre par la famine , on ne nous aura point !...* mais alors , ô discorde qui fait frémir ! alors on verroit une partie des citoyens courir sur les autres , les *l'endre à partie , les accuser , les égorer , hélas , sans entendre ni l'humanité , ni la raison !...* & le but des aristocrates seroit rempli.... O mes concitoyens , souffrons ensemble , s'il faut souffrir : *Effuyons réciprocquement nos larmes !...* que dis-je , nous n'en verserons jamais tant que nous serons animés tous par l'amour du bien public , par l'auguste liberté que nous venons de conquérir & qui ne doit pas dégénérer en *licence* , par la soumission aux devoirs que nous nous sommes imposés nous-mêmes , & par la confiance , je dirai plus , par l'obéissance que nous devons à des chefs que nous avons choisis , à des chefs dont les fonctions sont si pénibles , si embarrassantes , si dangereuses que bien peu de nous seroient en état de les remplir comme eux , s'ils étoient à leur place.

